

JEREMY BEHM



CORA

LA LÉGENDE DU LAC AUX MILLE VISAGES



casterman

CORA
La Légende du lac aux mille visages

Casterman
Rue Haute 139
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-24670-6
N° d'édition : L.10EJDN002481.N001

© Casterman 2022
© Gazhôle pour l'illustration de couverture

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achevé d'imprimer en avril 2022, en Espagne, par Liberdúplex
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone, Espagne).
Dépôt légal : mai 2022 ; D.2022/0053/64
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Jeremy Behm

CORA

La Légende du lac aux mille visages

casterman

*À ma fleur de Lotus, qui m'a offert
le plus beau des trésors. Je t'aime.*

I

L'EMBUSCADE

— Plus vite, Rayo ! Allez, plus vite, mon tout beau ! Tu en es capable, je le sais. Aucun cheval n'est plus rapide que toi.

Le conducteur du chariot bâché fit claquer ses rênes, et son animal redoubla de vigueur. Dans le ciel nocturne, l'orage illuminait les nuages, éclairant par intermittence le chemin de montagne sinueux de la Sierra Madre sur lequel ils s'étaient engagés une heure plus tôt.

À l'arrière du chariot, Corazón leva de grands yeux noirs affolés vers sa mère, María.

— Qu'est-ce qui se passe, mamá ? Pourquoi on va si vite ?

— Ce n'est rien, mi querida¹ ! Papá veut atteindre la maison avant que l'orage soit sur nous, ne t'inquiète pas.

Pourtant, Corazón s'inquiétait, car les mains tremblantes de sa mère et ses yeux brillants n'auguraient rien de bon. Mamá faisait de son mieux pour rassurer ses filles, en vain.

Et quand, au-delà du souffle du vent, la fillette perçut les cris et les coups de feu, elle comprit que leur chariot était la cible d'une attaque.

— J'ai peur, mamá ! souffla sa petite sœur Belleza, agrippée au tissu de la robe de sa mère.

— Ne t'inquiète pas, répéta María avant de s'adresser à son mari. Héctor ! Pourquoi est-ce qu'ils s'en prennent à nous ?

1. « Ma chérie » en espagnol (NdIA).

— Je... je ne sais pas, haleta le conducteur en continuant à faire claquer ses rênes. Nous n'avons rien qui pourrait les intéresser ; mais cela, ils l'ignorent. Ils n'ont vu qu'un chariot isolé sur la route, et ça a suffi à les attirer, comme des vautours sur une charogne.

— Nous pourrions peut-être nous arrêter et le leur expliquer ?

— Certainement pas, María. Les pourparlers n'ont jamais été le fort de ce genre d'individus. Nous atteindrons bientôt la ville d'Esperanza. Une fois là-bas, ils ne pourront plus nous barrer la r...

Il ne termina pas sa phrase. À ce moment-là, la roue arrière droite du véhicule buta contre une grosse pierre. Sous le choc, elle se brisa en plusieurs morceaux. L'essieu gainé de métal fit des étincelles et le chariot pencha vers la droite, où se trouvait le précipice.

Rayo hennit, l'écume aux lèvres, et essaya tant bien que mal de maintenir la cadence. Pourtant, malgré les encouragements d'Héctor, il n'en fut pas capable. Et ce qui devait arriver arriva.

À l'intérieur du chariot, Corazón ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Elle vit la grande malle se soulever et s'ouvrir, répandre leurs vêtements dans l'habitacle, la cafetière tournoyer, les ustensiles de cuisine s'entrechoquer, les verres des lampes exploser...

Soudain, il n'y eut plus ni haut ni bas, ni gauche ni droite, rien qu'une spirale d'objets qui voltigeaient, tous plus dangereux les uns que les autres. La jeune fille réalisa qu'ils avaient définitivement quitté la route.

Elle fut arrachée à sa mère alors que Belleza lui tombait dessus. Par réflexe, Corazón referma ses bras autour de sa petite sœur et la serra très fort. Quelques secondes plus tard, le chariot percuta le sol pentu.

La toile se déchira et s'envola au loin, les arceaux de métal se tordirent, le bois craqua... Corazón heurta brutalement le sol. Son épaule céda sous la violence du choc. Malgré tout, elle continua à faire rempart de son corps, et pas une seule seconde durant la chute elle ne lâcha sa cadette.

Pas même quand les objets se mirent à la frapper de toutes parts ; pas même quand le coin de

la malle la cogna au visage et la plongeait dans l'obscurité.

Le chariot poursuivit sa course folle sur plusieurs dizaines de mètres. Puis un gros rocher le stoppa, et ce qui restait du véhicule acheva de se disloquer. Pendant quelques secondes, plus rien ne bougea. On n'entendait que le halètement de Rayo, dont l'échine s'était brisée durant l'accident.

Enfin, la pauvre bête se tut et rendit l'âme tandis que l'orage grondait et que les premières gouttes de pluie tombaient du ciel. Les assaillants atteignirent l'endroit où le chariot avait quitté la route. Ils stoppèrent leurs chevaux et entamèrent prudemment la descente jusqu'au véhicule détruit.

Ce fut la voix grinçante de leur chef, aussi douloureuse pour les oreilles que les dents d'une fourchette crissant sur un tableau noir, qui permit à Corazón de reprendre connaissance.

— Alors, Pablo... Il y a des survivants ?

— Je ne sais pas, Loxo, répondit une voix plutôt jeune. Après une telle chute, ce serait un miracle.

Corazón entrouvrit les yeux, du moins celui qui n'était pas gonflé. Bon sang, ce qu'elle avait mal ! Son corps, particulièrement son visage, n'était plus qu'une gigantesque douleur lancinante. Mais elle s'en soucierait plus tard. Elle devait rester vigilante, prête à s'enfuir si la situation l'exigeait.

Dissimulée par la grosse malle éventrée, elle réussit à apercevoir les hommes qui fouillaient les décombres. Celui qui venait de parler, le plus proche d'elle, était un jeune garçon aux yeux noisette et à la peau mate, pas beaucoup plus âgé qu'elle, qui contemplait les dégâts, l'air désolé.

— Qu'en est-il du butin ? reprit l'autre voix.

— Il n'y a rien, jefe¹ ! répondit un troisième. Ce ne sont que des paysans.

Depuis le sommet, leur supérieur poussa une exclamation de colère avant de les rejoindre. À présent, la pluie tombait dru et les éclairs déchiraient le ciel.

1. « Chef » en espagnol (NdIA).

— Bande d'imbéciles ! Même les plus misérables cachent quelque chose : une broche issue d'un héritage familial, un bas de laine plein de pesos... Il faut simplement les faire parler. Trouvez-les !

Les hommes se remirent à chercher, et il ne s'écoula qu'une minute avant qu'une quinte de toux leur indique l'endroit où se trouvait María. La pauvre femme, éjectée du chariot à mi-pente, avait atterri dans un gros bosquet d'argémones. Les côtes brisées, elle ne pouvait plus bouger.

Depuis sa cachette, Corazón vit le chef des brigands s'approcher d'elle. C'était un homme grand et maigre vêtu de noir, avec un foulard rouge vif noué autour du cou. Ses magnifiques cheveux sombres lissés avec soin tombaient en cascade sur ses épaules.

Son visage aux traits émaciés avait la couleur d'un parchemin jauni et un bouc fin et pointu entourait sa bouche. Dans ses yeux brillait la lueur fiévreuse du crotale juste avant de frapper sa proie.

Cela ne rassura pas la jeune fille, pas plus que sa sœur Belleza qui, désormais réveillée, tressaillit entre ses bras. Le chef se pencha vers leur mère.

— Pobrecita¹ ! Vous êtes dans un sale état... Mes hommes et moi pourrions vous trouver un médecin pour vous soigner. Mais, en échange, il faudra me donner quelque chose.

— Je... je sais qui vous êtes... haleta María en se redressant sur un coude.

— Ah oui ?

— Nous avons vu... votre avis de recherche. Agressions, kidnappings, vols à main armée, meurtres... Vous êtes Loxo Sceles... « L'Araignée » !

— Pour vous servir ! sourit l'autre en s'inclinant. Je suis flatté que ma réputation me précède. Vous savez donc ce que je veux.

— Or... bijoux... bibelots de valeur, soieries... Tout ce que nous ne possédons pas. Nous sommes pauvres... Nous avons fui la terre stérile où nous

1. « Ma pauvre » en espagnol (NdIA).

vivions... dans l'espoir... d'entamer une nouvelle vie ailleurs.

Le brigand soupira et secoua la tête.

— Je l'ai déjà entendue mille fois, cette histoire, femme. Elle ne m'intéresse pas. Ici, au cœur du Mexique sauvage, il n'existe que deux camps : celui des faibles, qui gémissent tels des coyotes affamés au milieu du désert, et celui des forts, les loups qui prennent ce qu'ils veulent, quand ils veulent.

Il porta la main à sa ceinture.

— Puisque tu me connais, tu dois savoir que je ne suis pas quelqu'un de patient. La pluie abîme mes cheveux et j'aimerais en finir. Pour la dernière fois, parle, et révèle-moi ce que tu caches, femme coyote.

— Je suis désolée, dit la mère en le fixant droit dans les yeux. Il n'y a rien ici pour vous...

Le visage du brigand se tordit en un masque de déception. Il soupira.

— Mauvaise réponse.

Brusquement, il fit jaillir de sa ceinture un long poignard à la lame d'argent et au manche de corne noir.

Avec une rapidité stupéfiante, il frappa par deux fois la poitrine de María, un coup à droite, un à gauche. C'était sa signature, la morsure de l'Araignée, qui avait toujours préféré les armes blanches aux armes à feu. Celles-là, il les laissait à ses hommes.

La mère des deux fillettes écarquilla les yeux avant de retomber dans le bosquet d'épineux, silencieuse à jamais. Sous le chariot, Belleza poussa un gémissement ; Corazón plaqua une main sur sa bouche.

Pablo, le garçon qui ne se trouvait qu'à quelques mètres, tourna la tête vers la malle. Les avait-il entendues ? À cet instant, un nouvel éclair illumina la nuit et révéla une petite silhouette qui courait vers l'Araignée, armée d'un pic à viande. L'un des hommes s'écria : « JEFE ! ATTENTION ! » et cela détourna l'attention de Pablo.

Loxo Sceles pivota sur ses jambes et se retrouva devant Héctor. Le pauvre homme, fou de chagrin, leva son arme pour faire payer au brigand le meurtre de son épouse. Mais que pouvait-il face à la dextérité de l'Araignée ?

L'assassin esquiva le coup et le frappa à la carotide. Héctor lâcha son pic, portant la main à sa gorge. Il vacilla, fit un pas, deux... et s'effondra dans les argémons, auprès de sa femme.

— C'est officiel : cette opération est un fiasco, déclara Sceles en essuyant le sang de sa lame sur la chemise du père. Essayez quand même de voir si l'on ne peut pas récupérer de la farine, du sucre, un jambon ou du café. Et si vous trouvez quelqu'un de vivant dans ce chaos, massacrez-le. Vous connaissez la règle : on ne laisse personne en vie.

Dépité, l'Araignée remonta sur la route. Le reste de ses hommes exécuta ses ordres sans enthousiasme, comme Pablo, qui fonça vers le chariot et la malle. Il la dégagea et révéla alors les deux fillettes, terrorisées. Cette fois, tout était fini.

— T'as vu quelque chose, Pablito ? demanda l'un des voleurs.

Corazón prit une grande inspiration, prête à supplier le garçon de les épargner ; Pablo posa un doigt sur ses lèvres.

— Non, répondit-il. Rien qu'un fennec attiré par la nourriture.

— Dans ce cas, faut le descendre. T'as entendu le chef ? « On ne laisse personne en vie. »

Les autres éclatèrent de rire et le garçon fit de même, avant d'adresser un sourire compatissant aux filles.

— Dé-so-lé, articula-t-il.

Pablo poussa la malle au-dessus de leurs têtes et s'arrangea ensuite pour rester près d'elles, veillant à ce qu'aucun des hommes de l'Araignée ne vienne fouiller de ce côté-ci. Finalement, un autre brigand lâcha :

— Je sais pas vous, mais moi, j'ai pas envie d'attraper la mort pour deux saucissons et un morceau de pain. On s'en va.

Pablo frappa doucement sur la malle pour signifier aux petites que c'était presque fini, puis remonta sur le sentier avec le reste de la bande et disparut dans la nuit d'orage.

Les deux fillettes ne quittèrent leur cachette que bien plus tard, quand la pluie et l'orage se furent

éloignés et qu'elles furent certaines qu'elles ne couraient plus de danger.

Le soleil qui pointait à l'horizon éclaira bientôt le visage douloureux de Corazón. En l'apercevant, Belleza pâlit.

— Qu'y a-t-il ? demanda sa grande sœur, inquiète.

— Ton visage... Il... il est...

Elle ne put terminer sa phrase et se mit à pleurer. Pour son père, pour sa mère, et pour sa sœur, qui ne serait plus jamais la même.

2

QUELQUES ANNÉES PLUS TARD...

— Cora ! Debout, paresseuse ! Les haricots ne vont pas se cuire tout seuls. Et fais attention à la cuisson des tostadas¹ ; la dernière fois, tu les as carbonisées.

Corazón ouvrit un œil, puis l'autre. En apercevant le soleil depuis la fenêtre de sa chambre, elle réalisa qu'il était haut dans le ciel. Dios ! Elle avait trop dormi.

1. Tortillas de maïs frites dans l'huile (NdIA).

Elle se redressa difficilement, percluse de courbatures, et s'extirpa de son lit en criant à sa sœur qu'elle arrivait. Après avoir enfilé la grande robe de coton brut vert et blanc qu'elle portait la plupart du temps, elle prit son courage à deux mains et se rendit à sa coiffeuse pour brosser ses cheveux noirs broussailleux. Mais alors qu'elle s'asseyait face au miroir, la journée perdit de son éclat.

— Cette fois, murmura-t-elle, je ne te regarderai pas, vilaine sorcière.

Chaque matin, elle se disait la même chose ; chaque matin, elle échouait. Aujourd'hui, promis, elle allait réussir, et sa vie ressemblerait peut-être enfin à celle de n'importe qui.

Elle se saisit de sa brosse et essaya de démêler son épaisse chevelure. Devant elle, le miroir, tentateur, l'appelait. « *Cora ! Coora !!! Lève les yeux, Cora ! Tu sais bien que tu ne peux pas gagner contre moi.* »

Corazón secoua la tête, le regard obstinément fixé sur le plateau de bois, et continua à faire disparaître les nœuds de ses cheveux. Le miroir ricana.

« La vérité, c'est que tu as besoin de moi, Cora. Chaque matin, tu dois voir de quoi tu as l'air, comme ces hommes qui ont peur du vide et qui pourtant sont attirés par les précipices. »

— Tais-toi, grinça Cora. Je ne veux plus t'entendre.

Mais le miroir renchérit de plus belle. *« Et tu sais pourquoi tu en as besoin ? Parce que ça te permet de te rappeler pourquoi ils détournent les yeux. Parce qu'on ne peut pas regarder une fille comme toi de manière naturelle, Cora. Ce n'est pas possible. Au bout d'un moment, tout le monde finit par craquer. Comme toi, Cora... Comme... toi ! »*

Les yeux de Cora s'emplirent de larmes.

— Je t'en supplie, laisse-moi tranquille. Une fois, rien qu'une fois, je voudrais avoir la paix. J'ai besoin d'oublier, même pour quelques heures.

« Tu ne peux pas oublier. On n'oublie jamais un visage comme le tien. Allez, regarde-moi. Je suis le seul qui ne te juge pas. »

Vaincue, Corazón essuya ses larmes et leva les yeux, dans l'espoir de contempler quelque chose de